qu'on veut en tirer. Le philosophe anglais écrit pour les sociétés actuelles ; c'est de leur état présent qu'il raisonne, et non de celui qu'ont supposé, dans tous les tems, des sophistes plus ou moins ingénieux. Il ne veut point faire redescendre l'âge mûr ou la vieillesse des peuples vers les essais de leur enfance. Il ne compose point la prospérité générale d'abstinences et de privations de tous genres, mais de richesses et de jouissances sagement partagées entre tous. Chez lui, point de ces systèmes exclusifs et bornés, qui encouragent l'agriculture aux dépens du commerce, ou le commerce aux dépens de l'agriculture. Il montre leurs rapports et leurs dépendances ; il veut qu'on ménage également ces deux sources de la fortune publique ; en un mot, il paroît voir, dans le plus haut degré de civilisation et d'industrie, le plus haut degré de bonheur social ; et cette doctrine, comme on voit, est en opposition directe avec celle de Jean-Jacques et de Mably.

Il pose en fait « Que la classe laborieuse, c'est-à-dire, le » grand corps du peuple, ne jouit du sort le plus doux qu'à » l'époque où les sociétés, par une marche progressive, s'é- » lèvent vers la plus haute richesse. »

Cette assertion paroîtra sans doute extraordinaire à tous ces rhéteurs qui se sont amusés, depuis Sénèque, leur maître, à déclamer contre les richesses. Il est vrai que très-peu ont eu l'adresse de faire, comme lui, la satyre de l'opulence au milieu de tous les plaisirs qu'elle peut rassembler ; mais, quoi qu'il en soit, ces esprits hypocrites ou chagrins, n'ont pas vu que s'il leur étoit possible d'anéantir les arts qu'amène la civilisation, ils ne nuiroient pas moins aux classes pauvres qu'ils prétendent servir, qu'aux classes riches dont ils se déclarent les ennemis, En effet, dans toutes les grandes associations, les progrès de l'industrie et du commerce forment un fonds commun d'opulence et de bien-être, dont chaque individu ne peut avoir que des parties inégales, mais dont aucun n'est totalement exclu. C'est-là une de ces loix admirables de l'ordonnateur suprême, qui n'a rien fait d'exclusif, et qui veut que le genre humain, tout entier, participe au fruit des découvertes d'un seul peuple, et même d'un seul homme.

Ecoutons Smith lui-même :

« Ainsi, la division du travail, en multipliant les productions de tous les arts, dans une société bien ordonnée, enfante cette opulence universelle qui circule et se répand jusqu'aux dernières classes du peuple..... Remarquez de combien de choses jouit le plus simple artisan ou le journalier laboureur, dans un pays riche et civilisé ; et vous avouerez que le nombre des hommes à qui leur industrie, quelque foible qu'elle soit, a procuré cette foule de jouissances, est inaccessible au calcul. Observez, par exemple, l'étoffe de laine qui habille le journalier laboureur : elle est rude et grossière, sans doute, et, cependant, n'est-elle pas le produit du travail réuni d'une multitude prodigieuse de mains ? Il a fallu, pour le vêtir, même de ce grossier habit, que, se succédant l'un à l'autre, berger, marchand, cardeur, fileur, tisserand, fouleur, teinturier, tailleur et beaucoup d'autres encore, se soient mis tous en mouvement. Que de marchands et de colporteurs employés à faire passer les matériaux nécessaires à quelques-uns de ces ouvriers, dans les mains de plusieurs autres, qui vivent souvent aux deux extrémités d'une même contrée ! Quel assemblage et de commerces, et de navigations, et de navires de transport, et de matelots, et de cordiers, et de faiseurs de voiles, pour apporter les corps des trois règnes de la nature, animal, végétal et minéral, dont le teinturier fait usage, et qui lui arrivent des parties du monde les plus reculées ! Quelle variété de travaux indispensables pour la fabrication des outils du plus médiocre des ouvriers ! Ne parlons pas des machines compliquées, telles que le navire du matelot, le moulin du fouleur, ou même le rouet du fileur. Considérons seulement la variété du travail, consumé à former un instrument aussi simple que les ciseaux dont s'est servi le berger pour la tonte de ses moutons ! Le mineur qui a tiré le fer des entrailles de la terre, le maçon qui construisit le fourneau destiné à fondre le métal, le bûcheron qui abattit le bois, l'homme qui administra le charbon que la fonderie consume, et celui qui a changé la terre en briques, sans oublier, ni la main qui les a rangées et divers compartimens, ni celle qui a dirigé l'ouvrage entier des fourneaux, ni le mécanicien à qui on doit le moulin, jusqu'au forgeron, dernier anneau de cette longue chaîne ; tous à-la-fois ont uni leurs travaux divers pour faire les ciseaux du berger. »

Smith applique les mêmes observations à tous les arts les plus grossiers, et conclut « Que, sans le concours de plusieurs » mille hommes, la personne la plus médiocre, dans une » grande société, ne sauroit pourvoir aux nécessités d'une vie » que nous nommons faussement simple et facile. Peut-être, » ajoute-t-il, les dépenses d'un monarque européen ne s'élèvent » pas toujours au-dessus de celles d'un paysan industrieux et » frugal, autant que les dépenses de ce même paysan surpas- » sent celles d'un monarque africain, maître absolu de la vie » et de la liberté de dix-huit mille nègres, réduits à l'état de » nudité. »

Il est impossible d'offrir des observations plus justes et plus piquantes, et d'unir plus de raison à plus d'esprit. On sera peut-être étonné d'entendre louer ce dernier mérite dans un écrivain qui a traité des matières aussi graves ; mais c'est-là une de ses qualités dominantes ; et l'on doit convenir que l'esprit sert à tout, quoi qu'en aient dit des gens intéressés à le décrier. On trouve, dans le *Traité de la Richesse des Nations*, cette métaphysique à-la-fois profonde et déliée, qui appartient à tous les bons esprits en tout genre, poëtes, orateurs ou politiques, mais que les métaphysiciens de profession ne connoissent pas toujours.

L'ouvrage qui nous occupe n'est, au fond, d'un bout à l'autre, qu'une apologie du commerce, des arts, et même du luxe dans tous ses développemens. J'en suis fâché, je le répète, pour tant de déclamateurs anciens et modernes, qui en ont fait la satyre : Smith leur enlève la moitié de leur éloquence, et rend plus d'un livre fameux très-inutile.

La pauvreté put convenir autrefois à quelques cités, où un petit nombre de citoyens ne connoissoit d'autre art que celui de la guerre. Privés de tout, ils jouissoient du sentiment exagéré de leur force ; et l'orgueil les consoloit de tous les maux qu'ils s'imposoient volontairement. Ils vivoient de *brouet noir*, et ils exerçoient le droit de vie et de mort sur leurs esclaves ; car il est bon de remarquer que, si une vie trop douce amollit et corrompt les mœurs, une vie trop dure les corrompt d'une autre manière, en les rendant féroces et impitoyables. L'introduction d'une jouissance réelle, si l'excès n'en est pas la suite, perfectionne l'esprit de société, étend les rapports de bienveillance entre les individus, et donne à la sensibilité humaine des développemens qu'elle ignoroit. Le cœur de l'homme devient meilleur, toutes les fois qu'il s'ouvre à des joies nouvelles. Il est, chez quelques peuples, des usages insensés et barbares, qui ont résisté aux ordres de l'autorité, à la crainte de la mort, et même à la puissance de la raison, et qui céderoient sans peine à l'influence des plaisirs.

Les lieux, les tems, les mœurs, tout a changé. Jadis une passion forte, un préjugé national inspiré dès l'enfance à chaque individu d'un même peuple, suffisoit pour lui assurer une grande destinée, et pour l'élever même au premier rang. C'est dans les siècles anciens qu'on trouve encore des modèles, non des vertus les plus utiles, mais de l'héroïsme le plus extraordinaire ; non

---

obligé de lui dire qu'il cache une jeune enfant qui s'y est réfugiée à son approche. Gercourt entre dans un cabinet, d'où il sort bientôt convaincu de l'erreur où il étoit à l'égard de Florville. Pendant que Valsain sort assez mal-adroitement, Gercourt apprend à Florville l'intrigue de son frère. Le jeune homme veut voir cette charmante enfant ; il reconnoît madame Gercourt ; mais la générosité lui impose silence ; et pour tirer son frère d'embarras, il feint d'avoir lui-même connu cette personne, et emmène Gercourt.

Madame Gercourt, confuse de la scène qui vient de se passer, s'enfuit de chez Valsain en l'accablant de reproches.

Sudmer, sous le nom de Lisimon, prie Valsain de le présenter à son oncle, dont il vient d'apprendre l'arrivée ; mais Florville survenant, reconnoît celui qui, sous le nom d'Alexandre, lui a acheté ses tableaux. Les deux frères veulent le faire sortir de force, lorsque Gercourt entrant, leur apprend que c'est leur oncle. Celui-ci qui a retiré des mains du juif Alexandre, en le payant, les titres appartenans à Valsain, et d'après lesquels ce dernier faisoit poursuivre son frère, les déchire, déshérite l'hypocrite, et donne moitié de son bien à Florville, et l'autre à Julie, qui épouse son amant.

Théâtre du Vaudeville.

Annoncer au public que l'on va le quitter pour quelques jours, afin de réparer la salle, c'étoit assurément un sujet ingrat. Avec des couplets piquans et spirituels, avec des détails amusans, avec des scènes qui, quoique peu neuves, ont excité les éclats de rire universels, trois auteurs ont annoncé cette séparation qui se fera dans quelques jours ; et, avant qu'elle s'effectue, on ira encore applaudir en riant à leur idée ingénieuse.

Arlequin, rebuté par Cassandre, qui lui reproche de n'avoir pas d'état se décide à se faire recevoir dans une troupe de comédiens. Cassandre lui demande dans quel théâtre. (Ici revue de nos différens spectacles ; éloge des uns, épigrammes sanglantes contre les autres.) Arlequin nomme le Vaudeville. A ce moment, une voix part des loges ; on se plaint du mauvais état de la salle. Une voix du parterre s'écrie qu'on ne doit pas interrompre la pièce. La voix des loges demande le régisseur. Un gascon propose un plan pour restaurer la salle et la placer sur la rivière. Dans le tumulte, l'auteur vient se plaindre de ce que l'on mutile sa pièce. *C'est*, lui dit-on, *comme si elle étoit jouée*. Et Arlequin finit par épouser Colombine.

Tel est le cadre de *Scène première*, ou *la Pièce interrompue*. Les auteurs, vivement nommés, ont été demandés ; ce sont les cit. Armand-Gouffé, Chazet et Dossion. Ce dernier est souffleur du théâtre ; mettant la tête hors de son trou, il chanta au public ces quatre vers :

Lorsque je ne le souffle pas,
Un acteur m'appelle marouffle ;
Messieurs, ne me maltraitez pas,
Songez que je n'ai que le *souffle*.

Physique-acoustique de R. Charles, Palais du Tribunat, galerie des Bons-Enfans, n°. 127, au premier.

On y voit tous les jours, depuis dix heures du matin jusqu'à dix heures du soir, les bustes de Calchas, Trophonius, la Pythie de Delphes, et la Sybille Erithrée, faisant entre eux et avec les spectateurs une conversation suivie, parlant neuf langues et idiômes différens, raisonnant sur l'histoire, la mythologie, etc., voyant et distinguant toutes choses, répondant à toutes questions, chantant, etc.

On y jouit également de l'expérience de trois personnes invisibles, que l'on croiroit habiter un globe de verre suspendu au centre du salon, et isolé de toute communication.